

Trois lieux d'expression pour les jeunes femmes racisées¹ à Montréal : Amalgame, Tout le Hood en Parle et Racines

Celia Bensiali et Emory Shaw

L'actualité nous rappelle régulièrement les multiples formes par lesquelles l'autonomie des femmes racisées se voit menacée dans les différentes sphères d'organisation collective, notamment au sein du monde francophone². On se souviendra, à cet égard, de la polémique survenue en France entourant la tenue du festival Nyansapo, un festival afroféministe à vocation politique artistique et sociale, destiné aux femmes afrodescendantes d'Europe. En partie réservé aux femmes noires et racialisées, il avait lors de sa première édition en 2017 conduit la mairesse de Paris à « menacer de faire interdire ce festival “interdit aux Blancs”³ ». En contexte québécois, la loi 21 sur la « laïcité de l'État »⁴ que plusieurs qualifient de discriminatoire, suscite également de vives critiques. Plusieurs voix se sont élevées pour dénoncer les conséquences de cette loi sur les conditions de vie des minorités racialisées et plus particulièrement des femmes musulmanes, pendant que celles qui portent le voile, même si elles sont les premières visées, demeurent peu entendues. Ces dernières, comme l'écrivait le philosophe Christian Nadeau, se retrouvent avec pour « seule alternative soit de partir, soit de laisser leurs convictions au vestiaire, ce qui revient à dire qu'elles doivent disparaître, pour préserver une paix sociale imaginaire⁵ ». En France et au Québec, les mécanismes d'exclusion à l'endroit des femmes racialisées prennent des formes différentes : l'une souvent très directe, illustrée dans le cas parisien, l'autre plus implicite, tel qu'illustré dans le cas québécois. Toutes deux concrétisent cependant une

¹ Racialisées/racisées : la « racialisation » renvoie au processus de production des catégories qui altèrent et minorisent » (Bilge et Forcier 2016). Ce processus se distingue de la « racisation », qui « désigne alors les pratiques et les attitudes orientées et justifiées par la racialisation » (Poiret et coll, 2011). Le terme « racisé » réfère dans ce cas, du moins dans ce chapitre, aux personnes qui prennent des actions animées par une conscience de la racialisation qu'elles subissent. Le terme « racisés » évoque donc une réappropriation par les personnes qui subissent la racialisation et qui la dénoncent.

² Carpio. G. Geneviève « Racial Projections : Cyberspace, Public Space, and the Digital Divide », *Information, Communication & Society*, vol. 21, n° 2, 2018, p. 174-190; Leila Benhadjoudja, « Les femmes musulmanes peuvent-elles parler ? », *Anthropologie et sociétés*, vol. 42, n° 1, 2018, p. 113-134.

³ « Anne Hidalgo demande l'annulation d'un festival en partie réservé aux femmes noires », *Le Monde*, 28 mai 2017.

⁴ La loi 21, adoptée le 16 juin 2019 sous bâillon, interdit aux employé·e·s de l'État en position d'autorité de porter tout signe religieux.

⁵ «Les droits et libertés ne peuvent être soumis à la tyrannie de la majorité » Nadeau, Christian, *Ligue des Droits et Libertés*. 14 juin 2019

même injonction adressée à ces femmes et banalisée par des modalités de mise en pratique systémiques.

Malgré ces affronts, les femmes racialisées sont mobilisées et chaque jour de nouvelles voix se font entendre pendant que de nouveaux espaces se créent pour faciliter leur déploiement. Ce chapitre propose d'explorer trois lieux dans lesquels la parole des femmes racialisées de Montréal se forme et se propage. Dans la première partie, nous présenterons la spécificité des enjeux de représentation que rencontrent les femmes racialisées en contexte montréalais ainsi que la complexité des espaces d'expression que ces dernières investissent, en explorant notamment le lien entre les territorialités numériques et physiques. En seconde partie, nous présenterons les trois cas étudiés : le blogue Amalgame, la page Facebook Tout le Hood en Parle et la librairie Racines. Ces lieux numériques et physiques ont été analysés au cours d'une recherche réalisée entre l'été 2017 et l'été 2018⁶, mêlant entrevues des membres et observations des plateformes. Nous verrons que les jeunes Montréalaises impliquées dans ces projets investissent une grande variété de lieux, suivant diverses stratégies de mise en visibilité de soi et de réappropriation de l'espace urbain.

Saisir les perspectives des femmes racialisées

Le constat de l'invisibilisation des femmes racialisées et de l'effacement de leurs particularités par le féminisme universalisant n'est pas récent⁷. En 2000, Vivian Barbot, alors présidente de la fédération des femmes du Québec, écrivait, au sujet du féminisme québécois, que « Les objectifs communs de revendication, s'ils sont énoncés d'une manière assez large pour rejoindre la majorité des femmes, laissent presque systématiquement de côté la problématique de celles qui sont issues des groupes minoritaires, qui sont pourtant,

⁶ « En quête de lieux d'expression, le cas de jeunes Montréalaises Racisées » Mémoire de maîtrise Célia Bensiali, à paraître.

⁷ Les travaux des chercheuses féministes postcoloniales et décoloniales ont été les premiers à documenter les spécificités des expériences des femmes racialisées et leur effacement par le féminisme « hégémonique blanc » (Crenshaw 1990 ; Essed 1996; Hooks 1984; Collins 1986; Lorde 2012 ; Verges 2017).

la plupart du temps, les plus susceptibles de souffrir de la situation⁸ ». Cette invisibilisation demeure encore aujourd'hui un enjeu important pour ces femmes et ne se limite pas seulement aux espaces féministes. En effet, la mise à l'écart des femmes racialisées et de leurs préoccupations prend différentes formes⁹ et se traduit par leur effacement de nombreux espaces physiques et discursifs. Car si leurs voix ont déjà du mal à se faire entendre, les lieux censés assurer cette expression leur sont difficiles d'accès, puisqu'ils sont soit carrément inexistants, soit qu'ils tendent à marginaliser les problématiques qui affectent ces femmes¹⁰. Mentionnons, par exemple, la représentation simpliste qu'on fait d'elles dans les médias ou l'effacement de leurs discours lors de débats publics les concernant pourtant¹¹, effacement qui se produit également au sein de leurs propres communautés et dans les lieux destinés aux communautés racialisées¹². Il apparaît alors important de rechercher les lieux où se forment et circulent ces voix plurielles, encore trop peu entendues.

L'approche intersectionnelle

Les travaux adoptant une approche intersectionnelle¹³ ont permis de saisir les spécificités du vécu des femmes racialisées et les conséquences sur leurs pratiques sociales et spatiales. En mettant au jour les structures de pouvoir qui s'imposent dans le quotidien de femmes racialisées, ces approches ont notamment illustré « comment l'identité des femmes, leur positionnement social et leurs expériences de l'inégalité et de la violence ont été structurés

⁸ Cité dans Chantal Maillé, « Migrations : femmes, mouvement et "refondation" du féminisme », *Recherches féministes*, vol. 15, n° 2, 2002, p. 1.

⁹ Carpio, « Racial Projections »; Francine Saillant, « Pluralité et vivre ensemble : paradoxes et possibilités », dans Francine Saillant (dir.), *Pluralité et vivre ensemble*, Québec, Presses de l'Université Laval, 2015, p. 1-21.

¹⁰ Ahmed, Sara *On Being Included: Racism and Diversity in Institutional Life*, Durham/Londres, Duke University Press, 2012.

¹¹ Benhadjoudja, Leila « Les femmes musulmanes peuvent-elles parler ? ».

¹² Kimberley Crenshaw, « Cartographie des marges : intersectionnalité, politique de l'identité et violences contre les femmes de couleur », trad. O. Bonis, *Cahiers du genre*, n° 39, 2005, p. 51-82.

¹³ Le concept d'intersectionnalité développé par Kimberlé Crenshaw propose une lecture du monde sociale sensible aux dimensions de structuration sociales qui conditionnent les trajectoires de vie individuelles. Crenshaw, « Cartographie des marges » ; Collins et Bilge, 2015.

par les multiples systèmes de domination liés à la race, au genre, à la classe et à la nation, entre autres¹⁴ ».

La racialisation renvoie au processus d'altérisation d'individus en raison d'une appartenance réelle ou supposée à un groupe ethnique ou culturel. Il est important de noter que cette altérisation n'est pas fondée sur des différences réelles ou des critères d'ordre biologique, mais plutôt sur des catégories socialement construites, servant à justifier des systèmes de domination¹⁵. La racialisation s'exprime différemment selon le genre¹⁶: les femmes racialisées étant sujettes tout autant au sexisme qu'à la racialisation, puisque les deux systèmes de domination s'entrecroisent dans leur vécu. En effet, comme l'explique Crenshaw, les femmes racialisées subissent un double sexisme, d'une part, celui qui s'adresse à toutes les femmes dans l'ensemble de la société, et, d'autre part un sexisme qui touche spécifiquement les femmes racialisées. Celui-ci est le produit d'une part du racisme qu'elles vivent et qui vient distinguer leur vécu de celui des femmes blanches, mais il comprend également le sexisme exprimé envers elles au sein de leurs communautés d'appartenance¹⁷. En d'autres termes, les femmes racialisées subissent à la fois l'oppression sexiste et les conséquences de la racialisation. Ces deux dimensions se confondent et produisent une expérience qui ne peut se réduire uniquement au racisme ou au sexisme, mais qui est le produit des deux confondus.

Ces discriminations liées au genre ou à la racialisation ont des conséquences matérielles sur la vie des individus¹⁸. Dans le cadre de ce chapitre, nous explorerons leurs conséquences sur les pratiques spatiales et notamment urbaines des femmes rencontrées

¹⁴ E. Harper et L. Kurtzman, «Intersectionnalité: regards théoriques et usages en recherche et en intervention féministes. Présentation du dossier », *Nouvelles Pratiques sociales*, vol. 26, n° 2, 2014, p. 16.

¹⁵ M. Omi et H. Winant (2014). *Racial Formation in the United States: From the 1960s to the 1990s*, 3^e éd., New York, Routledge, 2014; S. Garner et S. Selod, «The Racialization of Muslims: Empirical Studies of Islamophobia», *Critical Sociology*, vol. 41, n° 1, 2015, p. 9-19.

¹⁶ Garner et Selod, «The Racialization of Muslim»; Saher Selod, «Gendered Racialization: Muslim American Men and Women's Encounters with Racialized Surveillance», *Ethnic and Racial Studies*, vol. 42, n° 4, 2018, p. 552-569.

¹⁷ Crenshaw, « Cartographie des marges ».

¹⁸ Selod, «Gendered Racialization».

pour cette étude. Car, comme le précise Hancock en citant Ripoll : « l'espace est aussi partie prenante d'un mécanisme puissant de naturalisation, et donc de dé-socialisation des différences. [...] la revendication de "justice spatiale", ou de "droit à la ville", est une revendication de base de beaucoup de mouvements contestataires ; l'appropriation de l'espace (urbain notamment), la visibilité dans l'espace, deviennent alors des vecteurs d'une affirmation politique¹⁹ ». La ville se vit donc différemment pour les femmes racialisées, dont les luttes pour occuper l'espace discursif se doublent souvent d'une lutte pour l'espace physique et matériel et un meilleur accès à la ville²⁰. À cet égard, la recherche menée par Listerborn sur les expériences de la ville de femmes musulmanes portant le voile en Suède, a montré toute la pertinence de s'intéresser aux perceptions qu'ont les femmes racialisées de leur environnement urbain. En effet, par ce changement de perspective, l'auteure réussit à offrir une géographie alternative de la ville et illustre comment les lieux traditionnellement considérés comme sécuritaires par la majorité de la population féminine peuvent être perçus par les femmes racialisées comme dangereux et non accueillants.

Cette perspective différenciée de la ville est à relier à la condition de ces femmes dans leurs sociétés. Les femmes musulmanes voilées expliquent ainsi éviter certains espaces pourtant réputés sécuritaires, en raison des violences qu'elles risquent d'y subir²¹. L'autre lumière intéressante que cette recherche apporte sur la pratique des femmes racisées de la ville concerne les raisons de cet évitement. En effet la recherche montre que les femmes musulmanes vont éviter des espaces féminins parce que les violences qu'elles subissent sont perpétrées par certaines femmes. Listerborn écrit à ce sujet : « Les agresseur·es sont souvent décrits comme étant "plus âgé·es" et les agresseuses sont plus souvent mentionnées que les agresseurs masculins²². » Par ailleurs, les contextes sociopolitiques étant - tout comme au Québec - réfractaires au port du voile, conduisent les

¹⁹ Hancock, Claire. (2014) L'espace ressource ou leurre: qu'est-ce que penser spatialement fait gagner, et perdre, à la réflexion sur le genre? *Les cahiers du CEDREF. Centre d'enseignement, d'études et de recherches pour les études féministes*, no 21., p.2

²⁰ Lefebvre, Henri. (1968). "*Le droit à la ville.*" *Anthropos, Paris*

²¹ C. Listerborn, «Geographies of the Veil: Violent Encounters in Urban Public Spaces in Malmö, Sweden», *Social & Cultural Geography*, vol. 16, n° 1, 2015, p. 95-115.

²² *Ibid.*, p. 110.

populations à policer la présence de ces femmes dans l'espace public. Ce contrôle, qu'elles vivent comme une injonction à disparaître, les incite à éviter certains espaces.

Nous avons montré que de multiples systèmes de domination conditionnent le rapport des femmes racialisées à la ville et leur accès aux espaces de participation citoyenne. Nous explorerons dans les parties qui suivent, les stratégies employées par ces femmes ainsi que les espaces que celles-ci mobilisent pour contrer ces systèmes de domination.

Pratiques numériques et pratiques sociospatiales

L'avènement du Web 2.0 a vu la création de plusieurs plateformes sociales dont la nature participative a laissé place à « la diffusion massive d'une multitude de représentations identitaires²³ ». Les recherches sur cette transformation sociotechnologique ont alors formulé une distinction entre deux types d'espaces, postulant l'existence d'un champ d'action virtuel, s'opposant au champ d'action plus matériel et urbain. Décortiquons ces constats.

D'abord, le numérique, dont les médias sociaux font partie, est souvent conçu comme cyberspace : un univers de connexions virtuelles qui existe en parallèle aux espaces-vie vécus par les corps²⁴. Les études menées sur le vécu en ligne se sont notamment intéressées aux performances et stratégies identitaires, ou encore, aux usages politiques des médias sociaux, et se sont appuyées sur des méthodes développées spécifiquement pour l'étude d'environnements numériques comme la *netnographie*²⁵.

Par contraste, les médias sociaux ont été étudiés comme champ d'action qui suppose une étroite liaison au monde matériel. Les médias sociaux font alors office d'indicateurs de pratiques sociospatiales concrètes, qu'il serait en principe possible

²³ Isabelle Rigoni, « Les médias des minorités ethniques : représenter l'identité collective sur la scène publique », *Revue européenne des migrations internationales*, vol. 26, n° 1, 2010, p. 7-16.

²⁴ Matthew Zook, Martin Dodge, Yuko Aoyama et Anthony Townsend, « New Digital Geographies: Information, Communication, and Place », dans Stanley D. Brunn, James W. Harrington et Susan L. Cutter (dir.), *Geography and Technology*, Dordrecht, Springer, 2004, p. 155-176.

²⁵ N. Sayarh, « La netnographie : mise en application d'une méthode d'investigation des communautés virtuelles représentant un intérêt pour l'étude des sujets sensibles », *Recherches qualitatives*, vol. 32, n° 2, 2013, p. 227-251.

d'observer sur le terrain. À l'échelle de la ville, ces travaux ont pu révéler comment des affichages géolocalisés sur les réseaux sociaux permettent de révéler des quartiers plus réalistes et connectés à nos réseaux de sociabilité que ceux circonscrits par nos cartes politiques²⁶, ou encore comment les tweets peuvent nous révéler l'usage de l'espace à travers des régions métropolitaines²⁷. Certaines de ces recherches ont produit des résultats intéressants quant à l'étude plus spécifique des espaces publics, à travers les médias sociaux, comme dans le cas des réponses émotives sur Twitter aux parcs urbains en Angleterre²⁸, ou les rassemblements dans les squares publics à New York à travers des affichages sur Instagram²⁹.

Cette seconde approche traite les tracés numériques comme des indicateurs — des proxys — du paysage socio-urbain. Dans les deux cas cependant, si on conçoit les liens entre ces deux dimensions, peu considèrent comment celles-ci s'influencent. Les plateformes numériques sont peu comprises comme médias au sens propre du terme, c'est-à-dire comme des éléments communicationnels porteurs d'opinions et donc tout aussi subjectifs que des pamphlets et des journaux. Ces lectures ont pour limite de séparer les pratiques virtuelles des contextes physiques dans lesquels elles ont lieu. Cependant, de plus en plus de recherches s'intéressent à mieux comprendre les liens entre espaces urbains et espaces numériques.

Il est effectivement important d'intégrer, dans les études portant sur le numérique, les localités dans lesquelles elles s'inscrivent et inversement, de saisir les localités en continuité avec la dimension virtuelle. Les travaux ayant exploré l'appropriation des espaces en ligne et hors ligne se sont surtout intéressés à leur usage dans le cadre de la

²⁶ J. Cranshaw, J. I. Hong et N. Sadeh, «The Livehoods Project: Utilizing Social Media to Understand the Dynamics of a City», *The 6th International AAAI Conference on Weblogs and Social Media*, 2012, p. 58-65.

²⁷ G. Lansley et P. A. Longley, «The Geography of Twitter Topics in London», *Computers, Environment and Urban Systems*, n° 58, 2016, p. 85-96.

²⁸ Roberts, Helen, Jon Sadler, and Lee Chapman. (2019). "The value of Twitter data for determining the emotional responses of people to urban green spaces: A case study and critical evaluation." *Urban studies* 56.4. 818-835.

²⁹ R. Schwartz et N. Hochman, «The Social Media Life of Public Spaces: Reading Places Through the Lens of Geotagged Data», dans R. Wilken et G. Goggin (dir.), *Locative Media*, New York, Routledge, 2015, p. 52-65.

contestation politique³⁰ : « À lui seul, l'espace cyberurbain génère potentiellement plus de lieux alternatifs pour des imaginaires radicaux que l'espace physique ou l'espace virtuel ne pourraient le faire³¹. » En effet, nous passons plusieurs heures par jour sur les médias sociaux, et ces activités s'entrelacent avec notre expérience physique. Quoiqu'on ait tendance à porter notre attention sur les implications transnationales des communautés numériques³², ces échanges virtuels peuvent offrir un soutien fondamental à une localité géographiquement restreinte, et inversement la localité, un soutien à la présence numérique. Quelques projets ont été menés dans le but de démontrer cet entrelacement local. Tel est le cas d'une étude du milieu musical expérimental à Santiago, montrant que MySpace jouait un rôle clé à la fois comme porte d'entrée et comme liant d'une localité numérique urbaine entre des individu-es habitant des quartiers isolés et dispersés ; le passage par la plateforme permettant l'appropriation d'une constellation de lieux aussi *underground* et éphémères qu'institutionnalisés³³. On a pu aussi voir, à travers notamment les médias géosociaux (plateformes où la spatialité d'un affichage ou d'un profil est une fonction clé de son usage), comment les usagers se créent des espaces semi-familiers en contexte d'anonymat métropolitain³⁴. Les localités des hommes gais véhiculées à travers Grindr, une plateforme de rencontre géosociale qui facilite les liens socio-urbains réseautés, contrastent avec les territoires gais de type quartier du 20^e siècle³⁵. Ces plateformes numériques de type spatial ont aussi démontré leur utilité comme catalyseurs de performances identitaires locales ; le partage quotidien de pratiques sociales en lien avec

³⁰ P. Arora, «Usurping Public Leisure Space for Protest: Social Activism in the Digital and Material Commons», *Space and Culture*, vol. 18, n° 1, 2014, p. 55-68.

³¹ Lim, M. (2015). «A Cyber-Urban Space Odyssey: The Spatiality of Contemporary Social Movements», dans A. Fard et T. Meshkani (dir.), *New Geographies: Geographies of Information*, Cambridge, Harvard University Press, p. 117-123. Notre traduction.

³² Martin, Fran et Fazal Rizvi. (2014). « Making Melbourne: Digital connectivity and international students' experience of locality. » *Media, CultureSociety* 36 (7): 1016-1031.

³³M. Tironi, «Gelleable Spaces, Eventful Geographies: The Case of Santiago's Experimental Music Scene», dans I. Farias et T. Bender (dir.), *Urban Assemblages: How Actor-Network Theory Changes Urban Studies*, Londres/New York, Routledge, 2011, p. 27-52.

³⁴ L. Humphreys, «Mobile Social Networks and Urban Public Space», *New Media & Society*, vol. 12, n° 5, 2010, p. 763-778.

³⁵ Blackwell, Courtney K, Alexis R Lauricella et Ellen Wartella. (2014). « Factors influencing digital technology use in early childhood education. » *Computers Education* 77: 82-90.

des lieux urbains particuliers permettant l'actualisation de leurs identités³⁶. En somme, le cyberspace est étroitement lié à l'espace social et urbain, et il existerait ainsi un « certain "continuisme" entre l'action sociale "en ligne" et "hors ligne" [rendant] obsolète l'idée selon laquelle online et offline figureraient deux arènes distinctes³⁷ ».

Carpio, dans une recherche portant sur les pratiques urbaines physico-numériques de jeunes états-uniennes racialisé-es, a mis en évidence l'importance de ne pas séparer les dynamiques d'appropriation de ces espaces des réalités sociopolitiques des populations qui les mobilisent³⁸. Ainsi, les luttes antiracistes se poursuivent au sein des espaces numériques, car les inégalités rencontrées par ces personnes au sein des espaces physiques sont reconduites sur les plateformes numériques. De même, les stratégies de résistance et de mise en visibilité des enjeux des personnes racialisées, développées afin de contrer leur exclusion des espaces urbains, se poursuivent dans les espaces numériques :

La projection numérique peut être vue comme une extension des tactiques historiques employées par les groupes démunis qui réclamaient d'autres « façons de voir » (Berger, 1990). Là où les structures de (dés)investissement entravent la participation de personnes racialisées sur le web et que des décisions en matière d'aménagement les excluent du cadre bâti, les projections numériques servent d'outils permettant de rendre visibles cet effacement³⁹.

Les trois initiatives qui suivent illustrent la pluralité des tactiques mises en œuvre par les jeunes montréalaises impliquées dans ces projets. Leurs stratégies de mise en visibilité de soi et de réappropriation de l'espace urbain supposent un entrelacement entre les espaces numériques et physiques qui caractérise leur urbanité.

Trois lieux d'expression

La plateforme web Amalgame

³⁶ R. Schwartz et G. R. Halegoua, «The Spatial Self: Location-Based Identity Performance on Social Media», *New Media & Society*, n° 10, 2014, p. 1-18.

³⁷ Beuscart, Jean-Samuel, Eric Dagiral, and Sylvain Parasie. (2009). "Sociologie des activités en ligne (introduction)." *Terrains travaux* 1: 3-28.

³⁸ Carpio, Genevieve G. (2018). « Racial Projections : Cyberspace, Public Space, and the Digital Divide », *Information, Communication & Society*, vol. 21, n° 2, p. 174-190.

³⁹ *Ibid.*, p. 7.

Amalgame est une plateforme web créée en août 2016 par Francia Balthazar, une jeune Québécoise d'ascendance haïtienne ayant à cœur d'ouvrir un espace aux jeunesses québécoises issues de l'immigration. Cette plateforme qui n'est désormais plus en fonction regroupait, en 2018, 20 collaboratrices et un collaborateur. Par le biais de ce site web indépendant, à mi-chemin entre une revue en ligne et un blogue, des jeunes issues des minorités ethniques du Québec échangent à propos de l'actualité et des différents enjeux qui traversent leur vie et leur société. Les membres d'Amalgame présentent leurs activités en ces mots :

Amalgame est une plateforme web qui met de l'avant l'opinion des minorités ethniques du Québec. Les textes sur la plateforme sont écrits par des jeunes "intellos" de la génération Y et Z qui ont à cœur l'avancement et une meilleure reconnaissance de l'apport des minorités visibles dans la société québécoise. Le nom Amalgame fait référence à cette identité assez particulière des gens d'ici qui ont des parents issus de l'immigration. En effet, ceux-ci sont un amalgame entre l'héritage culturel québécois et celui de leur origine. Ni haïtien-ni québécois, ni marocain-ni québécois, ni vietnamien-ni québécois. Qu'est-ce qu'ils sont ? C'est ce que nous essayerons de définir à travers des textes anecdotiques, des textes d'opinion sur l'actualité et des textes sur des enjeux sociaux et culturels. (Amalgame, 2017)

Bien que ce ne soit pas l'objet principal de la plateforme, plusieurs textes abordent les réalités particulières des jeunes femmes. On y discute notamment des enjeux liés au fait d'être une femme non blanche au Québec, mais également de la représentation, des imaginaires ; de leurs rapports tantôt faciles, tantôt complexes à leurs multiples cultures d'appartenance. D'autres textes, moins intimes, font découvrir le point de vue des jeunes femmes issues de la diversité sur les problèmes politiques actuels ; elles évoquent notamment les discriminations à l'emploi, les lois qui les stigmatisent ou encore les défis de faire entendre leur voix dans une société à laquelle elles se sentent appartenir, tout en s'y voyant altérisées.

Les productions du site ne donnent pas lieu à des commentaires ou à des discussions, ces options étant désactivées sur la plateforme qui se veut un espace sécuritaire pour les personnes qui y prennent la parole. Pour échanger avec elles, on peut cependant visiter leurs pages Facebook ou Instagram, par exemple. Le public peut également assister aux événements organisés par Amalgame. Ces derniers ont lieu pour la plupart à Montréal et sont de nature diverse : politiques (discussions avec les élu-es) ou sociales (pique-nique,

cocktails). Ce sont généralement des activités qui invitent le lectorat à venir discuter des thèmes évoqués dans les publications de la plateforme.

Tout le Hood en Parle

Tout le Hood en Parle (TLHEP) est une page Facebook mettant « de l'avant les témoignages, les histoires et les cultures de personnes racisées » (TLHEP, 2018). Cette page, lancée par Gabriella Kinté, jeune militante et artiste nord-montréalaise, relaye des nouvelles relatives aux personnes racisées (articles de presse, productions artistiques, nouvelles et polémiques) évoquant autant les contextes montréalais et québécois qu'internationaux. Parallèlement, la page diffuse et produit des vidéos et des témoignages de jeunes racialisé·es. Pour l'instigatrice du projet, l'intérêt d'ouvrir cette page, qui rassemble aujourd'hui plus que 9 200 abonné·es, est né du constat de l'invisibilisation de la parole des personnes racialisées et plus particulièrement de leur difficulté à faire reconnaître leurs réalités et leurs luttes auprès du reste de leur société. Kinté confiait ainsi avoir l'impression « que les gens, quand on parle de ce genre de choses [racisme], ne nous croient pas, ils ne pensent pas que ça existe et ne nous écoutent pas. Je pense qu'on devrait inviter du monde comme nous aux émissions comme *Tout le monde en parle*, etc. » (Gabriella Kinté, 2017).

La jeune femme a donc décidé de créer sa propre plateforme de diffusion de l'information, au moyen d'une page Facebook, avec pour objectif d'offrir un espace en soutien aux discours de personnes racialisées. Les capsules vidéo servent, d'une part, d'outils de mise en visibilité de la parole et des réalités de personnes racialisées, et, d'autre part, de moyens de promouvoir des initiatives menées par des leaders de groupes minorisés :

J'avais eu une caméra et puis je filmais, après la mort de Bony Jean-Pierre⁴⁰, ce que les gens disaient. Je trouvais ça tellement bon, et je me suis demandé pourquoi ce n'est pas ça qui passe dans les nouvelles ?! Après j'ai perdu le *footage*, donc je n'ai pas pu le diffuser, mais je me suis dit que ce que les gens racontent est si intéressant... J'ai demandé à une amie de me raconter

⁴⁰ Jean-Pierre Bony a été abattu par un policier au cours d'une opération antidrogue en mars 2016 dans un domicile de Montréal-Nord. Son décès a suscité de vives réactions et protestations à Montréal-Nord et a conduit à l'inculpation du policier concerné.

une histoire et je l'ai posté et ça a eu vraiment beaucoup de succès et là j'ai commencé à filmer du monde autour de moi. (Gabriella Kinté, Racines, Tout le Hood en Parle, 2017)

Quand on l'interroge sur la présence importante des femmes dans les capsules, l'instigatrice explique que bien que la plateforme soit ouverte à tous, ce sont effectivement davantage les femmes que les hommes qui s'y intéressent. Elle évoque à ce sujet une table ronde organisée par Tout le Hood en Parle, au cours de laquelle elle a constaté la nécessité d'offrir une plus grande visibilité aux propos des femmes au sein des communautés racisées et des espaces antiracistes. Ce réel besoin explique selon elle l'engouement des femmes pour Tout le Hood en Parle :

N'importe qui peut parler [vidéos]. Mais on se rend compte qu'il y a beaucoup plus de femmes qui me contactent pour être filmées et partager des expériences [...] On a eu une discussion très intéressante une fois. C'était pendant un panel, où la parole était d'abord prévue pour les hommes et ensuite les femmes. C'était drôle, parce que quand les hommes parlaient, tout le monde les écoutait, et tout le monde buvait leurs paroles... en soi, c'était vraiment intéressant, parce qu'on ne se rendait pas compte que toutes ces choses-là arrivaient dans leurs vies. Je trouve qu'ils devraient vraiment plus prendre la parole. Mais ce qui était plate avec cette discussion, c'est justement que lorsque le tour des femmes est arrivé, tout le monde a commencé à partir. Et puis, quand les femmes parlaient, il y avait beaucoup de personnes qui coupaient la parole, ce qui n'arrivait pas quand c'était les hommes qui parlaient. Mais quand c'était les femmes, il y avait beaucoup d'hommes qui posaient des questions et leur coupaient la parole. (Gabriella Kinté, Racines, Tout le Hood en Parle, 2017)

Les lieux d'expression et de discussion restent complexes à mobiliser pour les femmes. En racontant cet épisode, l'instigatrice du projet formule deux constats : d'abord que les voix des personnes racialisées sont peu entendues et qu'elles gagneraient à l'être davantage, et ensuite, qu'au sein même de ces espaces, la prise de parole pour les femmes reste difficile. On voit que les dynamiques de genre persistent, mais aussi les difficultés que cela engendre pour les femmes racialisées à se faire entendre au sein de lieux dédiés aux personnes racialisées, et au sein des milieux féministes. En effet, des jeunes femmes qui fréquentent Tout le Hood en Parle ainsi que la librairie Racines nous ont fait part de leur sentiment de musellement dans les groupes communautaires et féministes : leur parole est certes

sollicitée, mais restreinte par des cadres de discussion préalablement établis par des personnes qui ne saisissent pas toujours les réalités de la racialisation.

Par exemple, il y a des collectifs féministes, qui ont été créés par des femmes blanches et qui après, par souci d'intersectionnalité, on va dire, ont ajouté des personnes racisées. Mais ils ne se rendent pas compte des structures de pouvoir qu'ils reproduisent. Parce que dans le processus organisationnel c'est eux qui sont le plus au courant de comment ça fonctionne, et c'est eux qui décident de qui va parler, et à quel événement. Et ça peut être très négatif, parce que même si elles te disent « OK, il y a une marge, veux-tu dire un mot ? », elles ne se rendent pas compte que tu dis un mot, parce qu'elles t'ont donné la permission de dire un mot, dans les événements dans lesquels elles ont eu un financement, et dans lesquels toutes les personnes qui décident sont des personnes blanches. Et puis finalement ça se peut que tu sois juste un *token* parce que tu feras une apparition publique. En fait, toute la structure qui fait en sorte que tu vas dire quelque chose, ou mener une action, est contrôlée par des personnes blanches qui vont décider que ce serait important que tu le fasses. Mais si toi tu arrives avec une proposition, ça se peut qu'on te dise non parce qu'ils n'en voient pas l'importance. Et si on te dit non et que c'est quelque chose que tu trouves vraiment important, ça se peut que ça amène des frustrations, surtout quand il y a des non, mais qu'il n'y pas place à la discussion. (Utilisatrice de la plateforme *Tout le Hood en Parle*, 2017).

Ces jeunes femmes déplorent ainsi ce que Ahmed révélait dans son ouvrage *On Being Included* comme une invisibilisation des enjeux que vivent les personnes racialisées, masquée par un discours positif sur la diversité⁴¹. Plus largement, le sentiment de frustration exprimé ici renvoie à l'impossibilité de répondre à la domination en situation de coprésence⁴².

La librairie Racines

C'est notamment cette conscience de l'absence, mais également de l'inadéquation d'espaces pensés pour et par les personnes racialisées qui a conduit Gabriella Kinté à créer la librairie Racines, qui constitue le troisième lieu d'expression des jeunes femmes

⁴¹ Ahmed, Sara. (2012). *On Being Included: Racism and Diversity in Institutional Life*, Durham/Londres, Duke University Press.

⁴² James. C. Scott, *Domination and the Arts of Resistance: Hidden Transcripts*. (1990). New Haven/Londres, Yale University Press, p. 186.

racialisées présenté ici. La librairie Racines, située à Montréal-Nord, est un espace qui souhaite, tout comme son pendant numérique, Tout le Hood en Parle, mettre en lumière la parole des personnes racialisées et racisées à Montréal. L'objectif de cette librairie, créée en août 2017, est d'offrir un espace indépendant conçu par et pour les personnes racialisées, mais également d'offrir un espace permettant de valoriser les livres d'auteurs et d'autrices racialisées dans un quartier dont la population est défavorisée et a peu accès aux productions culturelles. Voici comment se présente la librairie :

Racines c'est une boutique et un atelier de « diffusion littéraire et artistique situé dans Montréal-Nord qui met en avant-plan l'histoire et les réalisations des personnes et communautés racisées ». [...] En donnant à la Librairie Racines, vous pouvez aider à financer l'accès aux œuvres littéraires par, pour et à propos des différentes communautés racisées de Montréal, un plateau de travail pour les artistes habitant au Nord-Est de la ville de Montréal. Et plus encore. (Racines, 2018)

L'objectif est donc d'offrir un espace de vie aux résident·es et artistes du quartier qui ne disposent pas nécessairement d'un espace pour créer et où trouver des références liées à leurs réalités. Ce sont donc autant l'expérience de la jeune fondatrice que ses convictions qui ont donné naissance à cette initiative dont l'ancrage local et nord-montréalais est par ailleurs central.

De la variété et de l'ubiquité des lieux mobilisés

L'analyse des pratiques de ces trois lieux nous fait constater la pluralité des stratégies choisies par les femmes racialisées, qui mobilisent tout autant les espaces numériques que physiques. En effet, si la librairie Racines est le seul espace physique, on remarque que les femmes investissent d'autres espaces leur permettant de s'exprimer sur leurs conditions. Ceux-ci sont de nature diverse et peuvent tout autant être des lieux dont le seul objet est d'accueillir leurs activités, que des lieux dont l'investissement, même ponctuel, est porteur de sens pour ces dernières en raison de leur symbolique sociale : universités, espaces communautaires importants, etc. Dans cette dynamique, la mobilisation simultanée de plateformes numériques et d'espaces urbains est nécessaire puisqu'elle participe au maintien et à la consolidation des engagements et des solidarités que les jeunes femmes se

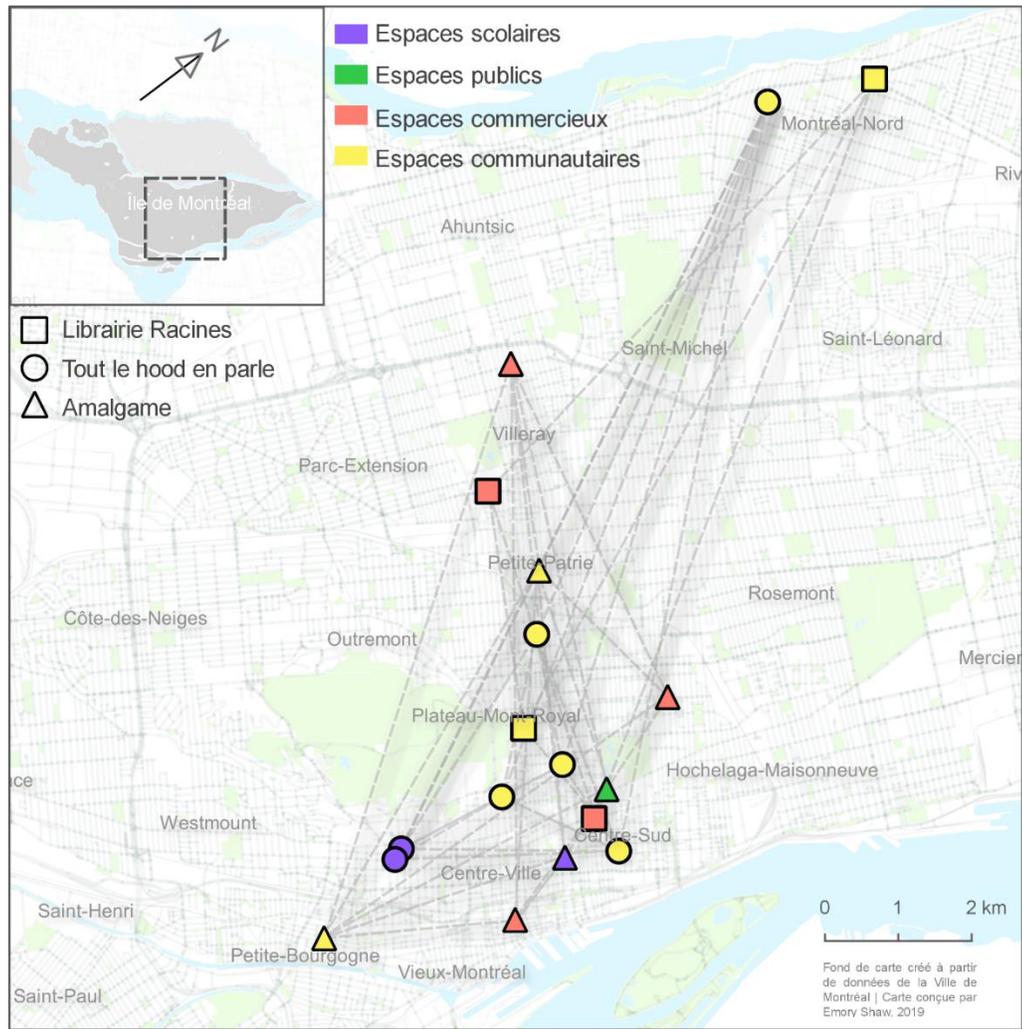
construisent lors de leurs activités réalisées dans la ville et des discussions élaborées au sein des espaces numériques. Une jeune femme explique ainsi l'importance pour elle de cet écosystème entre les différents espaces :

J'aime participer à des événements, mais dans les événements je ne parle pas tant que ça. J'aime aller dans des groupes afroféministes... Mais ce qui est génial avec notre génération c'est qu'avec Internet on peut aussi connecter avec des gens que tu ne rencontres pas en vrai et qui peuvent te faire comprendre à quel point on est diversifiés [...]. J'utilise ces *events*-là pour rencontrer, connecter avec d'autres femmes racisées et puis par la suite on entretient nos relations, on s'ajoute sur les réseaux sociaux et puis après c'est là qu'on commence à organiser des choses ensemble... Ou sinon souvent c'est des gens sur les réseaux sociaux, on commente sur les mêmes *posts* et puis on finit par se parler, et les *events* c'est l'occasion de se croiser enfin... Pis là on crée des connexions. (Laurry, Amalgame, Tout le Hood en Parle 2017)

Ces pratiques si elles sont fluides, s'articulent différemment selon la nature de l'espace mobilisé. Les lignes qui suivent décrivent les spécificités liées à l'appropriation de lieux d'expression urbains et numériques.

Les lieux d'expression urbains

Une carte a été réalisée, afin de rendre compte de la multiplicité des lieux urbains investis par les jeunes femmes impliquées dans ces groupes. Cette carte, recense, pour l'année 2017, uniquement les lieux publicisés sur les pages numériques des groupes étudiés et n'indique que les événements publics. Ainsi, cette carte ne représente pas l'ensemble des espaces physiques mobilisés par les groupes. Cependant, la recension de ces quelques lieux permet de rendre compte de la pluralité et de la dispersion des espaces urbains qu'investissent les groupes étudiés.



Graphique 1: La carte ci-dessus présente les lieux mobilisés par les groupes à travers les réseaux publics de la Librairie Racines, de Tout le Hood en Parle et d'Amalgame pendant l'année 2017. Les points évoquent des lieux créés et appropriés à travers Montréal, et les lignes symbolisent la nature réseautée et mobile de ces géographies sociales.

On peut y voir que ces jeunes femmes ont recours à des espaces déjà existants, qu'elles n'ont pas créés elles-mêmes et qui ne sont pas nécessairement destinés et/ou réservés aux femmes racialisées. Il s'agit à la fois de lieux publics (parcs, jardins), institutionnels scolaires (universités), communautaires (galerie d'art, locaux communautaires) et récréatifs commerciaux (cafés, bars, restaurants). Celles qui mobilisent des espaces existants affirment avoir choisi de s'engager à titre individuel dans leurs localités respectives, comme leur église, leur école, ou leur quartier, par exemple à Montréal-Nord. On peut également y observer une relative centralité de ces espaces, qui se situent de

manière générale dans l'axe plus francophone de Montréal, distribué entre le centre-ville et Montréal-Nord et longeant les quartiers centraux comme le Plateau-Mont-Royal.

D'autres, au contraire, ne trouvent pas dans leur quartier les lieux propices à leur expression. Pour celles-ci, les quartiers plus centraux, bien que parfois très éloignés de leur lieu de résidence, leur offrent alors la diversité qu'elles associent aux grands centres urbains. Ces rassemblements, qui prennent la forme d'appropriations éphémères d'espaces centraux, comme l'organisation de festivités dans des lieux publics de la ville, offrent une visibilité ponctuelle auprès d'un public familial ainsi que du grand public montréalais. Enfin, bien que toutes n'éprouvent pas la nécessité de se créer un lieu physique nouveau comme l'a fait Racines, nombre d'entre elles affirment avoir besoin d'espaces pour faire entendre leurs voix ; plusieurs font d'ailleurs état des difficultés rencontrées à cet égard en raison d'un manque ou d'une inadéquation des espaces offerts.

Les lieux d'expression numériques

Les espaces numériques observés pour le présent chapitre sont des plateformes publiques. Celles-ci présentent l'avantage d'être plus accessibles et permettent de ce fait de démocratiser l'accès au discours.

Le digital a créé plein d'opportunités pour un peu tout le monde et c'est venu élargir les communications et ça donne un pouvoir supplémentaire aux citoyens. Dans le fond, maintenant tu peux cibler qui tu veux dans la population qui reçoit ton contenu. Le digital, l'Internet, les réseaux sociaux, ça a vraiment donné un support supplémentaire à Monsieur, Madame Tout-le-monde et ça permet de défaire certains *establishments* et médias de masse. Dans le fond, c'est venu créer de nouvelles voix autres que celles des médias de masse. (Francia, Amalgame, 2017)

Ces plateformes offrent également l'avantage de l'anonymat, puisque les jeunes femmes peuvent choisir de s'exprimer sous des identités d'emprunt. Elles permettent également de se doter de mécanismes sociotechniques afin de se prémunir contre les attaques personnelles, comme la désactivation de la fonctionnalité des commentaires, observée chez Amalgame, ou encore le signalement collectif des commentaires jugés agressifs.

Mais les lieux numériques n'échappent pas à la censure et n'éliminent pas les risques de harcèlement, surtout lorsque l'identité n'est pas masquée. En effet, les femmes qui ont fait le choix de ne pas masquer leur identité s'exposent à de la cyberviolence (menaces, piratage, intimidation). Cette censure rend ces lieux et ces productions plus éphémères, notamment en raison des signalements et suppressions de pages par leurs détracteurs, qui peuvent avoir lieu. Ces censures, reproduisent les rapports de pouvoir entre les différents utilisateurs de ces espaces dont certains ont, par leur appartenance à certains groupes, le pouvoir d'en « faire taire » d'autres. Pour Gabriella Kinté, cette incertitude et ce manque de contrôle sur le contenu produit en ligne expliquent également la nécessité d'offrir des lieux physiques, accessibles localement.

Les espaces en ligne c'est clairement plus dangereux. Tout ce qui est en ligne, s'ils veulent, ça peut disparaître comme ça ! Il y a toutes sortes de choses qui peuvent arriver en ligne. Tu peux te faire hacker, etc. Mon profil, ou la page Tout le Hood en Parle, se sont fait bloquer plusieurs fois. Donc ce n'est pas nécessairement protégé, tandis qu'ici [Racines], tout le savoir, tous les livres, on pourrait déménager, mais on serait toujours aussi forts et aussi présents. Avec Tout le Hood en Parle, on peut se faire *shut down* plus facilement. (Gabriella Kinté, Racines et Tout le Hood en Parle, 2017)

Cependant, ici encore, les jeunes femmes s'outillent et renversent les dynamiques d'intimidation, car si le cyberharcèlement est plus visible dans les espaces numériques, cette visibilité et cette traçabilité permettent enfin à certains groupes de faire la preuve du harcèlement et des violences subies. Ainsi, Tout le Hood en Parle diffuse régulièrement sur sa page les attaques et les propos haineux reçus par ses membres. Le partage de ces propos permet alors de renverser la dynamique de honte et d'intimidation, puisque ces publications deviennent des outils de dénonciation du racisme/sexisme et de la discrimination.

Fluidité des pratiques numériques et physiques

Pour les jeunes femmes rencontrées, le plus important n'est pas la nature de l'espace (physique ou numérique), mais leur représentation adéquate au sein de ce dernier et leur capacité d'appropriation afin d'en bénéficier et de le modifier. Celles-ci vont par ailleurs adapter le médium de communication selon les publics qu'elles désirent rejoindre,

produisant ainsi autant des capsules vidéo, notamment lorsqu'elles ciblent des publics plus jeunes, que des articles éditoriaux. Cette flexibilité est fondamentale, puisqu'elle permet de rejoindre de nouveaux publics et leur assure la possibilité d'être présentes sur plusieurs fronts et ainsi pallier l'absence de mobilité des publics qu'elles souhaitent rejoindre. Les espaces numériques et physiques sont enfin envisagés dans une continuité. Le numérique permettant d'élargir les publics et les réseaux de solidarités, tandis que les espaces physiques permettent de se rencontrer et de consolider des liens que les jeunes femmes pérennisent à l'aide des médias sociaux. Le numérique ne peut donc être pensé hors du contexte local duquel il émerge. Les jeunes femmes rencontrées l'adaptent à leurs besoins de reconquête d'une localité, tantôt pour développer des discours qu'elles ne peuvent articuler autrement faute d'espaces pour le faire, tantôt dans le but de développer des liens de solidarité, comme dans le cas précité de Laurry, et de découvrir des lieux pour rencontrer des personnes aux intérêts similaires. Enfin, ces espaces d'entre-soi permettent à ces jeunes femmes de s'émanciper des espaces discursifs desquels elles se sentent exclues. La création de ces lieux à la fois physiques et numériques offre un univers discursif alternatif qui, comme on a pu le voir, permet en retour de réinvestir les lieux discursifs tant numériques que matériels, dits traditionnels.

Bibliographie

- Les citations des jeunes femmes sont tirées d'extraits d'entretiens individuels réalisés par Célia Bensiali entre l'été 2017 et l'été 2018 auprès des membres des groupes. ex., Amalgame (2017), Racines (2018), (TLHEP, 2018).**
- Ahmed, Sara. (2012). *On Being Included: Racism and Diversity in Institutional Life*, Durham/Londres, Duke University Press.
- Arora, Payal. (2015). «Usurping Public Leisure Space for Protest: Social Activism in the Digital and Material Commons», *Space and Culture*, vol. 18, n° 1, p. 55-68.
- Benhadjoudja, Leila (2018). « Les femmes musulmanes peuvent-elles parler ? », *Anthropologie et sociétés*, vol. 42, n° 1, p. 113-134.
- Beuscart, Jean-Samuel, Eric Dagiral, and Sylvain Parasie. (2009). "Sociologie des activités en ligne (introduction)." *Terrains travaux* 1: 3-28.
- Bilge, Sirma et Forcier, Mathieu. (2016) La racialisation. *Revue Droits et Libertés*, , vol. 35, no 2, p. 13-14.
- Collins Patricia Hill et Bilge, Sirma. (2016) *Intersectionality*. John Wiley & Sons.
- Blackwell, Courtney K, Alexis R Lauricella et Ellen Wartella. (2014). « Factors influencing digital technology use in early childhood education. » *Computers Education* 77: 82-90.

- Carpio, Genevieve G. (2018). «Racial Projections : Cyberspace, Public Space, and the Digital Divide», *Information, Communication & Society*, vol. 21, n° 2, p. 174-190.
- Cranshaw, Justin., Jason. I. Hong et N. Sadeh (2012). «The Livehoods Project: Utilizing Social Media to Understand the Dynamics of a City», *The 6th International AAAI Conference on Weblogs and Social Media*, p. 58-65.
- Crenshaw, Kimberley (2005/2). « Cartographie des marges : intersectionnalité, politique de l'identité et violences contre les femmes de couleur », trad. O. Bonis, *Cahiers du genre*, n° 39, p. 51-82.
- Collins, Patricia Hill. 1986. « Learning from the outsider within: The sociological significance of Black feminist thought. » *Social problems* 33 (6): s14-s32.
- Collins, Patricia Hill. et Sirma Bilge (2016). *Intersectionality*, Cambridge, John Wiley & Sons.
- Essed, Philomena. 1996. *Diversity: Gender, color, and culture.* : Univ of Massachusetts Press.
- Garner, Steve et Saher Selod. (2015). « The racialization of Muslims: Empirical studies of Islamophobia. » *Critical Sociology* 41 (1): 9-19.
- Hancock, Claire. (2014) L'espace ressource ou leurre: qu'est-ce que penser spatialement fait gagner, et perdre, à la réflexion sur le genre? *Les cahiers du CEDREF. Centre d'enseignement, d'études et de recherches pour les études féministes*, no 21.
- Harper, Elizabeth, and Lyne Kurtzman. (2014) "Intersectionnalité: regards théoriques et usages en recherche et en intervention féministes: présentation du dossier." *Nouvelles pratiques sociales* 26.2. 15-27.
- Humphreys, Lee. (2010). « Mobile Social Networks and Urban Public Space», *New Media & Society*, vol. 12, n° 5, p. 763-778.
- Le Monde (2017). « Anne Hidalgo demande l'annulation d'un festival en partie réservé aux femmes noires », *Le Monde*, 28 mai.
- Lansley, Guy. et Paul. A. Longley (2016). «The Geography of Twitter Topics in London», *Computers, Environment and Urban Systems*, n° 58, p. 85-96.
- Lefebvre, Henri. (1968). "*Le droit à la ville.*" *Anthropos, Paris*
- Lim, Merlyna . (2015). «A Cyber-Urban Space Odyssey: The Spatiality of Contemporary Social Movements», dans A. Fard et T. Meshkani (dir.), *New Geographies: Geographies of Information*, Cambridge, Harvard University Press, p. 117-123.
- Listerborn, Carina. (2015). «Geographies of the Veil: Violent Encounters in Urban Public Spaces in Malmö, Sweden», *Social & Cultural Geography*, vol. 16, n° 1, p. 95-115.
- Lorde, Audre. 2012. *Sister outsider: Essays and speeches.* : Crossing Press.
- Maillé, Chantal. (2002). «Migrations : femmes, mouvement et "refondation" du féminisme», *Recherches féministes*, vol. 15, n° 2, p. 1-8.
- Martin, Fran et Fazal Rizvi. (2014). « Making Melbourne: Digital connectivity and international students' experience of locality. » *Media, CultureSociety* 36 (7): 1016-1031.
- Nadeau, Christian (2019) «Les droits et libertés ne peuvent être soumis à la tyrannie de la majorité ». Ligue des droits et libertés.
- Omi, Michael et Howard Winant. (2014). *Racial formation in the United States.* : Routledge.
- Poiret, Christian, Odile Hoffmann et Cédric Audebert. (2011). « Éditorial: Contextualiser pour mieux conceptualiser la racialisation. » *Revue européenne des migrations internationales* 27 (1): 7-16.

- Puwar, Nirmal. (2004). *Space Invaders: Race, Gender and Bodies Out of Place*, Oxford, Bloomsbury.
- Rigoni, Isabelle (2010). « Les médias des minorités ethniques : représenter l'identité collective sur la scène publique », *Revue européenne des migrations internationales*, vol. 26, n° 1, p. 7-16.
- Roberts, Helen, Jon Sadler, and Lee Chapman. (2019). "The value of Twitter data for determining the emotional responses of people to urban green spaces: A case study and critical evaluation." *Urban studies* 56.4. 818-835.
- Saillant, Francine (2015). « Pluralité et vivre ensemble : paradoxes et possibilités », dans Francine Saillant (dir.), *Pluralité et vivre ensemble*, Québec, Presses de l'Université Laval, p. 1-21.
- Sayarh, Nada. (2013). « La netnographie : mise en application d'une méthode d'investigation des communautés virtuelles représentant un intérêt pour l'étude des sujets sensibles », *Recherches qualitatives*, vol. 32, n° 2, p. 227-251.
- Schwartz, Raz. et Germaine. R. Haleboua (2014). «The Spatial Self: Location-Based Identity Performance on Social Media», *New Media & Society*, n° 10, p. 1-18.
- Schwartz, Raz. et Nadav. Hochman (2015). «The Social Media Life of Public Spaces: Reading Places Through the Lens of Geotagged Data», dans R. Wilken et G. Goggin (dir.), *Locative Media*, New York, Routledge, p. 52-65.
- Scott, James. C. (1990). *Domination and the Arts of Resistance: Hidden Transcripts*, New Haven/Londres, Yale University Press.
- Selod, Saher (2018). «Gendered Racialization: Muslim American Men and Women's Encounters with Racialized Surveillance», *Ethnic and Racial Studies*, vol. 42, n° 4, p. 552-569.
- Tironi, Manuel. (2011). «Gelleable Spaces, Eventful Geographies: The Case of Santiago's Experimental Music Scene», dans I. Farias et T. Bender (dir.), *Urban Assemblages: How Actor-Network Theory Changes Urban Studies*, Londres/New York, Routledge, p. 27-52.
- Troutman, Stephanie (2017). « Fabulachia: Urban, Black Female Experiences and Higher Education in Appalachia », *Race, Ethnicity and Education*, vol. 20, n° 2, p. 252-263.
- Vergès, Françoise. (2017) *Le ventre des femmes: capitalisme, racialisation, féminisme*. Albin Michel.
- Zook, Matthew, Martin Dodge, Yuko Aoyama et Anthony Townsend (2004). «New Digital Geographies: Information, Communication, and Place», dans Stanley D. Brunn, James W. Harrington et Susan L. Cutter (dir.), *Geography and Technology*, Dordrecht, Springer, p. 155-176.